

NOUVELLE – STAGE VENISE OCTOBRE 2017**IMAGINER GRAND**

Par Renée-Lise Jonin

Je suis enfermée dans la rue. Ça fait des jours et des jours et des jours que je suis enfermée dans la rue, je ne sais pas combien de jours. Au début, je changeais souvent de rue, je roulais ma bosse. Je suis allée chez Victor Hugo et chez le Christ-roi, chez Aristide Briand, chez les tulipes et chez les roses, un peu chez tout le monde. Jamais chez Hitler pourtant, ça ne s'est pas trouvé. Puis peu à peu j'ai réduit mon périmètre. Je n'ai plus fait que six rues, trois rues, deux rues et maintenant je suis enfermée rue de la Liberté.

C'est une vraie bosse que j'ai roulée de rue en rue. Quand j'étais petite on m'appelait la petite bossue. Puis ça a été la jeune bossue. Puis la bossue tout court. Et maintenant la vieille bossue. Qu'est-ce qu'une bossue ? C'est une cabossée en un seul endroit. Et une cabossée ? C'est une bossue en plusieurs endroits. Je serais donc plutôt une cabossée. Et qui m'a cabossée ? Cette personne désagréable qu'on appelle la Vie. Ce doit être une expression populaire. Comme il arrive qu'on dise la Marie, la Chantal, la Manon... on dit aussi la Vie. La majuscule est importante.

Je suis assise sur la troisième marche de l'escalier qui mène au n°8 de la rue de la Liberté. Je précise que je compte en commençant par le bas. J'estime que dans la vie, on ne descend pas, on monte. Les chutes, les dégringolades ne se font qu'en montant. C'est un regard de foi. J'ai une solide petite foi en la Vie.

On m'a dit : on vous voit toujours seule. Vous êtes donc seule dans la vie ? Eh bien non, je ne suis pas seule. On est toujours au moins deux. Il y a moi et la Vie. Je me présente. Je suis la Julie. Quant à la Vie, je suppose que vous la connaissez au moins un peu.

Maintenant la nuit est tombée. Mais j'y vois clair. La rue de la Liberté a de bons lampadaires. À travers ma jupe qui était épaisse mais qui ne l'est plus, je sens le froid de la pierre de la troisième marche. Je suis contente que ce soit une pierre propre. L'immeuble est bien entretenu. Quand le moment sera venu de se coucher, je m'étendrai au bas de l'escalier, sur le côté du trottoir, de façon à ne pas être piétinée. C'est un trottoir large. Ce n'est pas que j'aie de la chance, c'est que je l'ai bien choisi.

À cette heure-ci, il y a encore des passants. Que font-ils si ce n'est qu'ils passent ? Ils passent quelques instants de leur vie dans la rue de la Liberté.

Voici le passant que j'appellerais S. Je dis Bonsoir. C'est le minimum pour faire comprendre qu'on a besoin de quelque chose. Il porte un chapeau mou, et sans me regarder, il passe d'un pas mou. C'est pourtant une personne avec une idée ferme, celle de ne rien donner.

Un homme – disons que ce sera U – répond Bonsoir à mon Bonsoir. Il n'a pas l'air de ce qu'on appelle un *monsieur*. Plutôt de quelqu'un du peuple.

- Eh bien, lance-t-il, vous, y a longtemps que vous n’êtes pas allée au coiffeur !
 - Si mes cheveux sont en désordre, ce n’est pas de l’incurie. J’ai été soixante-huitarde et je reste fidèle à ma coiffure d’alors pour garder l’esprit jeune. Je suis toujours une manifestante mais maintenant je manifeste seule.
 - Et vous manifestez contre quoi ?
 - Contre rien. Je manifeste pour la jeunesse de cœur. Pour les illusions qu’on ne perd pas, pour ma copine la Vie. Elle a un caractère de chien mais c’est un chien fidèle. Elle ne m’a encore jamais quittée depuis que je suis née.
- L’homme me regarde d’un drôle d’air. Visiblement, il ne sait pas si c’est du lard ou du cochon. Il hausse les épaules et s’en va.

Des gens passent, passent... Pour la plupart, sans me regarder. Ceux-là sont redoutables. Leur absence de regard blesse plus que des yeux qui fusillent. Ils arriveraient presque à vous faire croire au néant. Je donnerais tout pour un regard. Cet homme qui m’a dit que j’étais mal coiffée, a regardé mes cheveux, c’est déjà ça. Je voudrais encore qu’on regarde mes yeux.

Un petit garçon...

- Que fais-tu, petit garçon, tout seul dans la rue ?
- Je cherche ma mère. Je l’ai perdue.
- Où ça ?
- Je l’ai perdue dans une rue.
- Attends la donc ici, ça te fera toujours de la compagnie.

Le petit garçon s’assied à côté de moi sur la troisième marche. Je lui demande son nom, il s’appelle Léon. Il plonge droit dans les miens ses grands yeux. Des yeux de quelqu’un qui est content d’avoir trouvé quelqu’un.

- Continue, surtout continue ! dis-je au petit garçon. A plonger avec tes yeux. Ils n’ont pas encore touché le fond des miens.

Léon me regarde de plus en plus fort, et jamais ses yeux ne touchent le fond.

Il reste là longtemps, longtemps. Et des gens passent, passent... dont certains me regardent. D’un air méfiant. Ils pensent, je crois, que si aujourd’hui j’ai un enfant avec moi, c’est pour les attendrir. Hier, je n’en avais pas. Certains posent des piécettes sur la troisième marche.

Passent, passent des gens... jusqu’à ce que Léon crie Maman ! Une jolie dame crie à son tour :

- Mais que tu fais-tu là avec une clocharde ?

Elle saisit Léon par la main et ajuste vers moi le fusil de son regard, vous savez de ces regards que je préfère à rien. Sans détourner les yeux de sa mère un instant, le petit garçon s’éloigne.

Passent, passent des gens... Il passe une personne Z. C’est une femme. Je dis Bonsoir, elle s’arrête :

- Madame, vous faites de la mendicité. Monsieur le Maire de notre ville a dit qu’il allait tout mettre en œuvre pour éradiquer la mendicité.

La femme a l’allure d’une *dame* plutôt que d’une simple femme. Elle est bien mise et son discours laisse entendre qu’elle a des idées politiques.

– Madame, où avez-vous pris que je mendie ? Je vous ai seulement dit bonsoir.

– Ça ne trompe personne. Ce n'est qu'une entrée en matière. Vous faites semblant de *donner* un souhait de bonne soirée et en fait vous allez *demande*r de l'argent

– Vous avez trop d'imagination, Un souhait n'est qu'un souhait. Tout ce que je fais, c'est de vous souhaiter –et de tout cœur– une bonne soirée. Je n'ai rien demandé.

– Et vous, l'imagination, vous n'en avez pas assez. Il est bien des choses que vous pourriez demander. A commencer par plus d'imagination. Vous pensez *argent* ou, un peu plus élaboré, *sandwich*. Vous savez pourquoi les gens ne donnent rien ? Parce qu'ils en ont assez de votre pauvreté d'esprit.

La personne Z poursuit son chemin. C'était à première vue une *dame* plutôt qu'une simple femme. Et au point final une intellectuelle. Elle m'a donné quelque chose. Elle m'a donné à réfléchir. Je vais essayer d'en tenir compte.

Les gitanes ont ce qu'on pourrait appeler une imagination collective. Mères ou pas, elles disent toutes qu'elles ont besoin d'argent pour acheter des couches. C'est mieux que pas d'imagination du tout. À mon âge, pas de bébé. Et je ne fais partie d'aucune communauté, je suis seulement un individu. Donc, les gitanes, ce n'est pas ma voie.

Je me dis que je veux imaginer quelque chose de grand. Demander quoi ? Puisque je ne peux pas demander des couches et qu'un sandwich, ce n'est pas assez inventif, demander quoi ?

Passent, passent les gens.... Arrive une jeune femme qui au premier abord ressemble à toutes les femmes. Puis elle me regarde. D'un air de me regarder vraiment. Et moi je me répète. Je veux imaginer quelque chose de grand. J'essaie d'élargir ma pensée, jusqu'au ciel peut-être. Je tire dessus comme sur un élastique. Je tire, je tire, ça vient. Je sens comme un élan en moi, je monte sur la quatrième marche. Vite vite, pendant qu'elle me regarde encore, que je dise à cette jeune femme quelque chose de grand ! J'oriente vers elle la petite lumière ancienne de mes yeux, et hop, je fais le saut à l'élastique : Donnez-moi ce que vous donneriez au Christ en personne si c'était lui qui vous implorait

– Je ne suis pas croyante, dit-elle, en me regardant d'un air très sérieux. Mais je connais au moins l'histoire de la nuit de Noël et de place nulle part sauf dans une étable.

Elle tire de son sac deux gros billets qu'elle glisse dans ma main.

– Pour une nuit à l'hôtel. Il y en a justement un bon dans la deuxième rue à gauche, en montant. En montant, répète-t-elle, en montant.

Je sens dans le creux de ma main une étrange chaleur, presque comme si les billets étaient des êtres animés. La jeune femme est sur le point de partir. J'aimerais tant qu'elle reste encore un peu...

– Voulez-vous que nous nous revoyions demain ? demande-t-elle.